



Auguste Ferrand bâtitteur au Guangdong

P. Matthieu Masson, MEP et Pierre-Yves Ferrand

Cubières, petit village de Lozère vit naître Auguste Ferrand le 5 juillet 1844. Il reçut les premiers sacrements de la vie chrétienne dans l'église Saint-Etienne. Des générations de Ferrand ont prié dans ce bel édifice du X^e siècle. On y voit des plaques en marbre évoquant la vie d'Auguste et de la famille Ferrand.

Fils d'Alexis et Sophie Ferrand, Auguste naît dans une famille catholique pratiquante. Sa mère est très pieuse ; du côté de son père, trois oncles sont prêtres. Dans ce milieu où la foi se transmet comme un legs précieux, la vocation missionnaire d'Auguste s'est manifestée dès l'enfance. Son instituteur faisait jouer à ses élèves le drame de la Passion, à la fin du carême, dans l'église. Le rôle du Christ revenant au plus pieux, tous les regards se sont tournés vers Auguste, alors âgé de 10 ans, qui en était très heureux. C'est au sortir d'une de ces représentations que sa mère exprima avec émotion son désir que son fils soit prêtre.

Le décès prématuré de sa mère retarde son projet d'entrer au séminaire, son père ayant souhaité le garder un peu avec lui. À 22 ans, son frère aîné, professeur à l'université, commence à lui enseigner le latin tandis qu'il suit le cours de rhétorique au petit séminaire de Chirac. Deux ans plus tard, en 1870 il entre enfin en philosophie. Mais cette même année, a lieu la guerre avec la Prusse. Il endosse alors



Auguste Ferrand.

Archives MEP

l'uniforme militaire avec le grade de sergent-major. Après la guerre, Auguste reprend ses études au séminaire de Mende puis entre au séminaire des Missions Étrangères de Paris en octobre 1873.

À Weizhou : de la hutte aux premiers chantiers

En septembre 1876, Auguste est ordonné prêtre et désigné pour la mission du Guangdong. Au début de l'année suivante, peu après son arrivée à Canton, après quelques mois d'étude de la langue chinoise, l'évêque de Canton, Zéphyrin Guillemin, l'envoie dans l'île de Weizhou ; il en sera le véritable apôtre.

L'île comptait alors environ 4 000 habitants, dont quelques centaines de Hakkas qui furent un temps les catéchumènes du Père Jolly. S'étant construit une hutte en bord de mer, Auguste Ferrand retrouve parmi les habitants de l'île une vingtaine de baptisés, dont il considère qu'ils seront « *le levain de la grande masse que j'aurai à pétrir* », tandis que la population reçoit le missionnaire avec un a priori favorable.

Le père Ferrand bâtit dès la première année à Weizhou une modeste chapelle. Il se lie d'amitié avec les habitants en s'occupant de fabrication des barques, de technique de pêche et d'agriculture. Il met aussi en place plusieurs écoles, un hospice pour les infirmes et les personnes âgées et construit de petites habitations pour les lépreux que tout le monde rejette.

Dans les écoles, le père Ferrand veut mettre en place une pédagogie imprégnée de la démarche

de Don Bosco. Cette démarche est basée sur la confiance avec une bienveillance réciproque : prévenir et non réprimer. Il en va de même pour son projet d'orphelinat qu'il envisage comme un lieu d'éducation et d'évangélisation des jeunes à travers le jeu et l'attention portée aux enfants. « *Peu de punitions, préviens les fautes par la surveillance* » L'idéal, c'est toujours qu'un enfant à l'école puisse bénéficier d'un bon instituteur et d'un vrai catéchiste, cela facilite bien l'évangélisation.

Son troupeau augmente rapidement et la chapelle qu'il avait lui-même construite ne suffit plus. Il envisage alors d'en construire une bien plus grande, au nord-est de l'île, dans le village de Singtong (盛塘村). Ce sera une église gothique à trois nefs, avec une tour portail de quinze mètres de haut. Il en dresse les plans et s'initie avec les catholiques de l'île, à tous les métiers du bâtiment : appareilleur, mouleur, menuisier, maçon. Il faut ouvrir une carrière dont on extrait une pierre volcanique assez sombre, et construire un four à chaux, dans lequel on brûle des coquillages, seul matériaux calcaire présent sur cette île.

Au bout de trois années de labeur, l'église est consacrée. Nous ne savons pas si elle était alors complètement achevée, peut-être que la tour ne l'était pas. Elle est en tout cas depuis appelée « 天主堂 », expression inscrite sur sa façade, qui signifie « église catholique » et qui n'a rien d'original puisque c'est le nom commun des églises des catholiques en Chine. Celle de Weizhou restera uniquement



Carte Guangdong.

désignée ainsi. Même les missionnaires français ne l'appellent jamais autrement que par son nom chinois, en écrivant « *Tien tchou tong* ». Encore aujourd'hui, on se demande si le père Ferrand avait pensé à une dédicace plus spécifique. Il est aussi écrit sur la façade : « 天複咫尺，主宰羣生 ». Ce message se traduit littéralement par « La face du Ciel (Le visage de Dieu) est proche, le Seigneur règne sur tout être vivant ». Il pourrait signifier : « Bientôt nous serons devant Dieu, le Seigneur de l'Univers » ; « Bientôt nous verrons Dieu, le Seigneur de tous les peuples » ; ou encore : « Dieu est parmi nous, il a fait le ciel et la terre ».

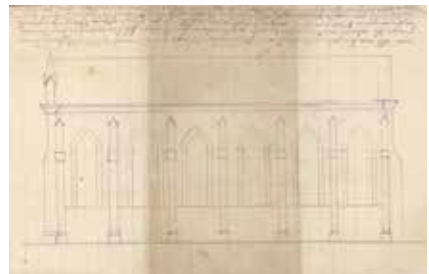
Après cela, le père Ferrand veut poursuivre la construction d'une autre église dans le village de Singjai (城仔). Il n'en n'a cependant pas le temps car son évêque, Auguste Chausse, qui remplace Guillemin, l'appelle à évangéliser un territoire bien plus grand.

Dans les montagnes du district de Heyuan

En 1882, le Père Ferrand quitte son île pour rejoindre Heyuan (河源), 150 kilomètres à l'est



de Canton, dans les montagnes. Sa nouvelle mission s'étend sur une superficie de plus de dix mille kilomètres carrés dans la préfecture de Huizhou (惠州). Les chrétiens disséminés sur cette vaste étendue sont au nombre de sept cents environ. Les premiers d'entre eux étaient des migrants revenus depuis quelques années de Singapour, de Malaisie ou de Thaïlande. La grande majorité était les convertis des catéchistes chinois. Le développement de l'œuvre des catéchistes au Guangdong avait été la grande priorité missionnaire de Guillemin. À contrecourant de la propagande des MEP, il redoutait les conséquences désastreuses des persécutions sur les chrétiens naissantes et avait horreur de la témérité des missionnaires



ARCHIVES RICCI INSTITUTE SAN FRANCISCO

Wheizhou. Église 1898. Latéral. Canton.



ARCHIVES RICCI INSTITUTE SAN FRANCISCO

Wheizhou. Église 1898. Façade. Canton.

attirés par le martyr. Dans son directoire pour les missionnaires, l'évêque avait donc rédigé cette consigne : « *Quelles que soient les assurances de paix et de sécurité, il est toujours prudent de rester dans l'ombre, car souvent il suffit que la présence du missionnaire soit connue dans un endroit, pour attirer de violentes persécutions : et le missionnaire qui y aurait donné lieu par sa faute, serait certainement responsable devant Dieu de tout le mal qui s'en suivrait. Lors même qu'un pareil malheur ne serait pas à craindre, rappelons-nous qu'il est toujours plus avantageux d'agir par le moyen des catéchistes que par soi-même.* » Pour Guillemin, les catéchistes Chinois étaient de meilleurs évangélistes que les missionnaires, pouvant attirer 20, 30 ou 40 nouveaux chrétiens là où les missionnaires peineraient à en convaincre un ou deux. Ils devaient donc principalement consacrer leurs efforts à la formation des catéchistes et s'en remettre à eux pour leurs travaux d'évangélisation.

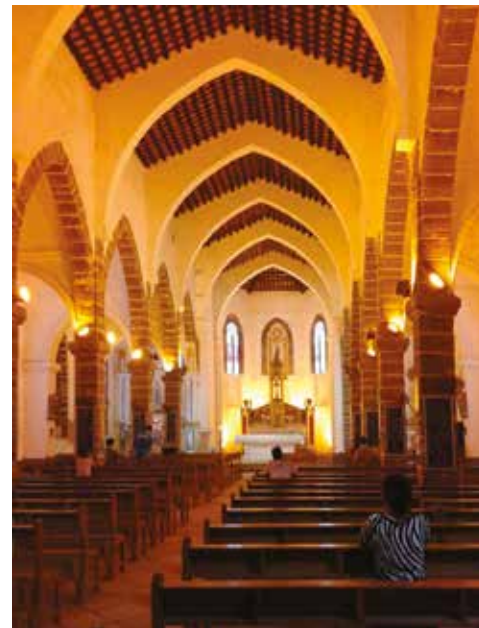
Dans le secteur de Vounay, près de Heyuan, la plupart des chrétiens étaient ainsi les convertis d'un catéchiste chinois, Yongkong. Celui-ci avait constaté que les affaires de Monsieur Liou, un chrétien revenu de l'étranger, étaient florissantes, et avait voulu savoir pourquoi. Monsieur Liou l'a alors encouragé à aller s'instruire de la religion catholique à Canton, en lui payant le voyage. Il en revient baptisé par Guillemin et avec une formation de catéchiste puis fait nombre de conversions. Cependant, d'après le père Ferrand : « *il ne comprenait pas bien l'esprit évangélique,*

il s'efforçait d'amener à Jésus-Christ le plus de fidèles possibles, mais il leur faisait trop miroiter les avantages matériels au lieu de combattre en eux cette mauvaise inclination, par suite, les chrétiens formés par lui laissaient un peu à désirer sous ce rapport. »

Le père Ferrand hérite en outre d'une situation dans laquelle certains chrétiens ont pris l'habitude de se quereller avec les païens pour des questions matérielles en comptant sur l'influence des missionnaires pour régler ces conflits à leur avantage. Son prédécesseur, le père Guillaume, en poste de 1880 à 1882, avait refusé d'épouser systématiquement leur cause. Le Père Ferrand a voulu lui aussi faire preuve de discernement. Il a néanmoins conduit deux procès dans lesquels il obtint gain de cause, et estima ensuite s'être fait tromper, les chrétiens l'ayant poussé à faire condamner des païens n'ayant pas imputés. Ils auront peu après l'occasion de se venger.

Au cours de la guerre Franco-Chinoise (1884-1885)

En 1881, le gouvernement de Jules Ferry voulant renforcer l'emprise coloniale française en Indochine, avait obtenu de l'Empereur du Vietnam la cession du Tonkin à la France sous forme de Protectorat. Cette cession est alors vue par Pékin comme une invasion de son domaine et la Chine attaque les Français au Tonkin. Le gouvernement Chinois pensait que la confrontation se poursuivrait dans le Guangdong, voisin du Tonkin. Il envoie donc



N. DE FRANCOVILLE

Intérieur de la grande église de Wheizhou.

le commissaire impérial Peng Yulin, farouche détracteur de la présence des étrangers, mobiliser la province contre les Français. Les canonnières françaises ont cependant contourné le Guangdong, pour aller beaucoup plus au nord détruire la flotte et des installations portuaires chinoises. Pendant ce temps, au Guangdong, les missionnaires étaient l'unique cible atteignable par ceux qui voulaient y combattre les Français. L'hostilité que les mandarins vouaient aux missionnaires et à leurs chrétiens dépendait beaucoup de la faction à laquelle ces mandarins appartenaient. Ainsi, contrairement à Pen Yulin, le Vice-roi de Canton, Zhang Shusheng, leur gardait une relative bienveillance. Assez habilement, il a su apaiser l'envie des hommes de Peng Yulin de détruire des églises en faisant apposer des scellés sur leurs portes et en faisant savoir



N. DE FRANCOVILLE

Grande église de Wheizhou.

qu'elles étaient confisquées par mesure de rétorsion contre les Français. Ceci a permis à de nombreuses églises, ainsi qu'à la cathédrale de Canton, d'échapper à la destruction, et elles furent rendues intactes une fois la guerre terminée. Mais sur le moment, confrontés à des procédés de ce genre, missionnaires et chrétiens ne pouvaient pas savoir dans quelle mesure tel ou tel mandarin agissait contre eux ou pour les protéger. Endurant cette période comme un temps d'extrême persécution, ils se sont réfugiés par milliers à Hong-Kong. À Heyuan, les attaques contre les chrétiens commencent en septembre 1884. Le père Ferrand quitte la ville pour se réfugier dans les villages des montagnes. Sa maison de Heyuan acquise en 1883, ainsi que celles des chrétiens sont alors pillées, « *plus par cupidité que par haine* », écrit-il. Alors que les chrétiens de Vounay sont menacés, le mandarin de Heyuan s'y rend pour admonester les

pillards, sans toutefois prendre de mesure particulière. Auguste Ferrand, décide alors de s'y rendre pour « *encourager les chrétiens et en imposer aux païens* », car d'après lui « *leur réserve augmentait en raison directe de sa hardiesse et de celle des catholiques* ». Dans une

lettre du 9 octobre 1884 à son évêque, il écrit : « *La persécution est loin de cesser et elle semble prendre un nouvel accroissement par suite de la mauvaise volonté de l'autorité. Malgré les beaux édits en faveur des chrétiens, ceux-ci restent toujours à la merci des païens qui peuvent les persécuter impunément : ils demandent, pour cesser leurs attaques, que les chrétiens apostasient et leur donnent une grosse somme. Les mandarins nous abandonnent à la merci des païens* ».

À son évêque qui lui avait conseillé de rester caché, et lui demande pourquoi il n'avait pas rejoint Hong-Kong comme ses autres confrères. Il répond le 29 décembre 1884 : « *Je vous remercie des conseils que votre Grandeur a daigné me donner. J'étais sur le point de partir lorsque Dieu a tout à coup fait changer les événements : Sitôt que j'ai vu que je pouvais rester ici sans porter préjudice à mes chrétiens, je me suis déterminé à rester ; je dois au Bon Dieu d'être resté ici, mais je n'ai pas à m'en glorifier ni à critiquer mes confrères qui ont rejoint Hong-Kong* »

Le père Ferrand était dans une



situation d'autant plus périlleuse qu'un mandarin avait mis sa tête à prix. Toutefois, de cette persécution, il déplore surtout le sort d'une chrétienne, dont le mari malmené et rançonné a perdu la plupart de ses biens, et dont le fils aîné, resté très malade dans une maison livrée aux pillards, était mort par manque de soin. Pour le reste il juge qu'en résumé « la persécution a provoqué des apostasies parmi les nouveaux convertis qui avaient embrassé le catholicisme pour des motifs trop humains ». Sa maison de Heyuan a maintenant « besoin de quelques réparations » écrit-il, et il entend poursuivre l'œuvre commencé à son arrivée en 1883.

Poursuite de l'œuvre missionnaire à Heyuan

Dans son rapport de 1884, Mgr Chausse évoque le travail du missionnaire : « Le zèle du père Ferrand a conçu et réalisé une œuvre précieuse : habile à manier toute espèce d'outils, il a recueilli des orphelins et s'approprié à leur enseigner un métier. C'est le commencement d'un nouvel orphelinat que la tempête du moment va peut-être submerger. »

Il est vrai que les troubles du moment n'arrêtent en rien le père Ferrand. Son orphelinat se développe et, début 1885, il achète un terrain pour en construire un plus grand. On n'y trouve pas seulement des orphelins car des parents y placent leurs enfants. Le père Ferrand s'en explique ainsi : « On a reçu des enfants de païens qui sont venus avec le consentement de leurs parents pour étudier la doctrine pendant un an ou deux. De cette manière, on

travaille à sauver d'abord l'âme de ces enfants, et la religion se propage par eux car ils attirent leurs parents à la pratique [...]. Comme les enfants de l'orphelinat sont bien instruits de la religion, on peut espérer que, plus tard, ils exercent une bonne influence sur la population chrétienne et contribueront à répandre le véritable esprit de la religion ».

En 1884, il avait passé la plupart de son temps en tournée dans les villages du district, ne sachant comment se partager entre Heyuan où le développement de l'orphelinat nécessitait sa présence, et ces villages où sa présence lui paraissait tout aussi utile. Il a lancé un « apostolat de la prière » afin de remobiliser les chrétiens après la persécution : « Je pense par ce moyen ramener à la pratique de leur devoir un certain nombre de chrétiens qui les ont malheureusement abandonnés surtout depuis la persécution [...] Bon nombre de chrétiens répondirent à mon appel : leur ferveur dépassa mes espérances, tous furent fidèles à venir faire la communion mensuelle [...]. Je leur avais donné une petite image du Sacré-Cœur de Jésus au verso de laquelle était écrit la dizaine de chapelet que chacun devait réciter. Je regardais cela comme une véritable bénédiction du Sacré-Cœur de Jésus que cet apostolat de la prière : C'est beau de voir 60 communions se renouveler tous les mois pour obtenir des grâces spéciales du Ciel sur le district : l'apostolat de la prière porte ses fruits. Il est beau de voir ces cultivateurs, pendant les moissons par exemple, abandonner leurs champs pour venir attendre leur tour de prendre place au confessionnal afin de pouvoir



Statue de Notre-Dame de Lourdes dans la grande église de Weizhou, honorée du titre de « Notre-Dame de Chine » (中華聖母).



Saint victor Fort-Bayard extérieur.



Saint victor Fort-Bayard Nef.



Intérieur de Sainte Marie.

se nourrir le lendemain du Pain de Vie ».

À cette époque, le père Ferrand se lance en plus dans la composition d'ouvrages en chinois : un cours de mathématiques, un manuel d'astronomie, un formulaire de prière, et dans la traduction du catéchisme du diocèse de Mende.

Retour à Weizhou

En septembre 1888, à la demande pressante de ses anciens fidèles, le Père Ferrand revient dans son île de Weizhou. Il s'en amuse et écrit : « Voilà que je me retourne au point où j'étais il y a 6 ou 7 ans : Vois ce que c'est que d'être du bâtiment, on veut que je termine mon église et construis le clocher ! »

Car, effectivement l'une des églises de Weizhou, peut-être l'église Sainte-Marie du village de Singjai (城仔教堂), n'est pas terminée, et Auguste ne

la retrouve pas en bon état. Il confie ce point à son évêque, dès son arrivée : « L'église a beaucoup plus de mal que je ne croyais (...). Les fondations furent faites par les chrétiens pendant l'absence du père Delavay, et avant mon arrivée à l'île. Elles furent mal faites (...). Heureusement, on peut encore y remédier, mais il était temps. » Puis, il joint le plan pour la construction du clocher et demande l'autorisation de Mgr Chausse, lui expliquant tout l'intérêt du clocher « pour que les chrétiens puissent entendre la cloche, s'ils n'entendent pas sonner les offices, ils ne s'y rendent pas. »

En 1898, notre infatigable constructeur a le projet de construire une troisième église dédiée à Notre-Dame de Lourdes. Une falaise rocheuse située à proximité offrant quelques ressemblances avec Massabielle, il suffirait d'y

placer une statue et d'y amener l'eau, pour que Weizhou ait sa grotte de Lourdes.

Nous ne savons dans quelle mesure Auguste Ferrand put réaliser ce projet, d'autant qu'il n'allait pas tarder à être appelé ailleurs. En 1899, il laisse aux confrères qui lui succéderont à Weizhou une chrétienté qui se porte bien, comptant environ 1800 chrétiens. En outre, il lègue aux lépreux de l'île tous les biens qu'il avait acquis en faisant appel à la générosité des fidèles de France à leur égard. Ils ont maintenant leurs maisons et leurs rizières.

Kouang-tchéou-wan (Fort-Bayard)

En 1898, la France a pris pied au nord-est de la péninsule de Leizhou. Les militaires s'installent en un lieu qu'ils appellent « Fort-Bayard », aujourd'hui Zhanjiang (湛江). Il fallait un prêtre pour ces militaires et l'évêque de Canton a pensé au Père Ferrand qui lui répond : « Évangéliser des soldats et des Français, c'est mon affaire ». Ainsi, en 1899, âgé de 55 ans, après 23 ans de mission, il quitte Weizhou pour Fort-Bayard. Il commence par se construire une petite maison avec deux pièces, l'une pour servir de chapelle, l'autre pour son habitation.

Au mois de novembre 1898, les Français envahissent le territoire avoisinant. Le père Ferrand accompagne la colonne en qualité d'aumônier militaire. Par l'accord du 16 novembre 1898, ce territoire est concédé pour 99 ans à la France. Il est appelé « Kouang-tchéou-wan » (廣州灣) et s'étend sur 1 300



km². Les Français veulent en développer le port, l'intention était d'en faire l'équivalent de Hong-Kong, ce qui ne sera pas vraiment le cas. Néanmoins, il fallait y construire une église digne des espoirs placés en ce territoire, et la tâche en revient au Père Ferrand. Son confrère et futur évêque de Canton, le père Antoine Fourquet, évoque ainsi l'œuvre dans laquelle se lance son aîné : « *Il jette les fondements d'une magnifique église gothique, le plus beau monument, après la cathédrale de Canton, des deux Kouang, peut-être de toute la Chine du Sud. Ce que la construction de cette église coûta de peines et de sacrifices à M. Ferrand, on ne peut se l'imaginer. Les travaux avançaient lentement, faute de ressources pécuniaires. Plusieurs fois, il fut obligé de renvoyer les ouvriers chez eux ; il les reprenait quand il avait trouvé quelque argent. Voyant son embarras, tous les habitants de la colonie, Français et Chinois, ouvrirent une souscription qui fut d'un grand secours au missionnaire. Pour économiser quelque peu, il fit cuire lui-même ses briques, il brûla lui-même sa chaux, et manœuvra si habilement, qu'avec le minimum de dépenses, il obtint le maximum d'élégance et de solidité* ».

L'église a été bénite par Mgr Mérel en 1902, alors que les tours n'étaient pas achevées. Elles l'ont été en 1904, peu avant qu'un typhon ne vienne en éprouver la solidité. Antoine Fourquet écrit que : « *Le seul bâtiment qui n'eut pas à souffrir fut l'église de Fort Bayard. Le signe de la rédemption resta inébranlable au sommet des clochers, à vingt-cinq mètres au-dessus des ruines de Kouang-tchéou-wan* »

À Fort-Bayard, Auguste Ferrand est tout à la fois curé de la paroisse franco-chinoise, aumônier militaire mais également directeur d'une petite léproserie qu'il a fondée. Comme le relate son évêque en 1902 : « *notre cher confrère ne fait pas grand éloge de la ferveur de ses ouailles : il trouve que son église est trop souvent déserte et que l'autorité civile ne lui témoigne pas toujours toute la sympathie désirable. (...) Le rêve de M. Ferrand serait de fonder à Kwang-Tcheou-Wan, un grand orphelinat sous la direction de religieuses françaises. L'idée est excellente. Je l'avoue, mais elle est irréalisable, je le sais à cause de notre extrême pénurie* ».

Il est vrai que notre missionnaire, d'un zèle infatigable, entreprenait sans cesse de nouvelles œuvres, s'en remettant totalement à la Providence quand il n'avait plus d'argent, et aurait aimé que son évêque en fasse autant : « *Vous demandez, Monseigneur, si on réunissait un certain nombre de lépreux à Chiay, qui les nourrirait ? Eh bien, je vous réponds que, si Dieu nous accordait la grâce d'en réunir un assez bon nombre, je n'en aurais aucun souci : Dieu, lui-même, les nourrirait les ayant réunis pour leur salut. Vous avez prévu la réponse et vous dites que Dieu n'est pas tenu à faire tous les jours des miracles : Ayons un peu plus de Foi en Dieu, Monseigneur ! D'abord, il n'est nullement nécessaire qu'Il fasse des miracles puisqu'Il gouverne tout par sa Providence et, sans déranger les lois de la nature, Il accorde les biens du monde à qui Il veut : j'en nourris bien ici une trentaine, et quelles sont mes ressources ? Je*

n'ai rien à espérer que de Dieu. N'est-ce pas chercher le Royaume de Dieu que de travailler à ramener tous ces misérables lépreux à Jésus-Christ, et le faire régner dans leurs âmes. Ah, Monseigneur, ne rétrécissons pas notre confiance en Dieu ! ». La confiance en la Providence, voilà bien le secret de cette vie toute remplie d'œuvres et de travaux apostoliques.

En 1904, Auguste Ferrand, toujours affairé à ses constructions, tombe d'un échafaudage, faisant une chute de 6 mètres de haut. Mgr Mérel l'appela alors à Canton pour qu'il pût se reposer un peu, puis lui confia la paroisse européenne de Shamian.

En 1905, il est malade en conséquence d'une vie de labeurs, de fatigues, de privations, et il doit faire un premier séjour au sanatorium de Béthanie à Hong-Kong. En juin 1906, de nouveau malade il retourner à Béthanie où il décède au mois de juillet 1906. Son confrère Antoine Fourquet, fait de lui cet éloge : « *Le Père Auguste Ferrand fut un saint prêtre, juste, franc, ami de la liberté, agissant toujours d'après les principes qu'il s'était fixés. Dans l'ordre moral, il conforma toujours sa conduite aux principes de la vie spirituelle, ne s'écartant jamais de ce qu'il crut être de son devoir, quelque sacrifice qu'il dût s'imposer pour cela. Il avait un grand esprit de pénitence et fut un missionnaire zélé, tout dévoué à la maison de Dieu. Il vivait intimement uni avec Notre-Seigneur, et ne voyait les choses que des yeux de la Foi.* » ■



Ma première communion à Hong-Kong

Maureen Gouverneur, volontaire MEP

« Il y a parfois des moments dans la vie où tous les voyants semblent passer au vert. L'important est alors de s'abandonner et de se laisser guider ». Telle est la réflexion que je me fais en retraçant les événements qui m'ont amenée à faire ma première communion à Hong-Kong.

Le questionnement sur mes croyances est une réflexion que j'ai longtemps gardé au fond de moi sans avoir eu le courage de m'y pencher sérieusement. Puis, peu à peu, suite à diverses circonstances dans ma vie personnelle, le besoin d'y voir plus clair s'est fait urgent. Tout en sachant que ni de mes questions, ni de mes doutes je ne parviendrais jamais à bout, une grande partie de ma réticence à me lancer venait de là. Après tout, la foi est un sujet sur lequel on médite tout au long de sa vie.

Partir de zéro

Bien qu'issue d'une famille de tradition catholique, la religion semble toujours avoir été un sujet que nous n'abordions pas. Nous n'allions à la messe que pour des occasions spéciales et ma vie spirituelle était quasi inexistante. Baptisée, je n'ai pas été instruite dans la foi. Commencer cette réflexion signifiait pour moi partir de zéro, tout était à apprendre. Je me demandais ce en quoi je croyais et j'étais curieuse de découvrir ce en quoi tant d'autres croyaient profondément.



C'est alors que j'avais entendu parler des MEP et j'ai décidé de postuler, persuadée que je ne serais pas retenue. Et pourtant... Quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'ai été convoquée à l'entretien ! J'en garde un souvenir très fort. Je me rappelle que Geneviève m'a fait remarquer que je semblais hésiter à franchir ce pas vers l'inconnu, à commencer cette réflexion sur ma conception floue de la foi et de mes croyances. De quoi avais-je peur ? Je ne pouvais en tirer que des bénéfices. Le pas, je crois l'avoir franchi en partie grâce à elle. Pour la première fois, j'avais en face de moi quelqu'un avec qui discuter ouvertement de spiritualité, de la religion catholique, et qui me comprenait. Sujets

qu'auparavant je pensais trop intimes pour oser les aborder (peut-être était-ce lié au fait que je ne parlais jamais de foi avec mon entourage).

Envie inextinguible de débattre

La semaine de formation a été une étape très importante de mon cheminement. Pour la première fois, j'avais la chance d'être en présence de personnes de mon âge ayant une foi qui les rendait heureux. Plus d'un ont eu à subir le flot ininterrompu de mes questions. Il faut dire aussi que cette semaine a été très dense et riche en enseignements en rencontres et en temps de prière. J'ai énormément appris. Je ne cache pas que les premiers jours ont été vraiment